

bans de la coiffure flottaient longs et superbes.

Elle tenait dans ses bras une belle enfant perdue dans les dentelles. La riche pelisse sur les bras de la Bourguignonne, et sous le voile on distinguait un petit visage rose et souriant.

—Ma fille ! mon trésor ! murmurait tout bas Suzel ; et, de ses doigts serrés sur ses lèvres, elle envoyait un long baiser à la mignonne créature.

Un valet droit et grave se tenait à la portière.

—Prenez les Champs-Élysées et continuez jusqu'au Bois, disait la voix harmonieuse de Mme de Guérande.

Le valet s'inclinait, montait sur le siège à côté du cocher ; la mèche du grand fouet effleurait les chevaux, et les promeneurs étaient emportés dans un galop rapide ; puis, à mesure que disparaissait la forme vaporeuse et blanche du petit enfant, les yeux éclairés de Suzel redevenaient ternes, un flot de larmes amassées sous ses paupières glissait sur ses joues, et lentement elle regagnait sa demeure :

—Tu l'as vue ? interrogeait Hans.

—Oui, je l'ai vue.

—Comment est-elle ?

—Habillée comme une petite princesse, et jolie comme un ange du bon Dieu.

Et le soir, bien tard, le père et la mère conversaient sur la beauté de Germaine et sur la brillante destinée que lui réservait l'avenir.

L'espérance d'entrevoir sa fille aidait Suzel à vivre. Elle n'avait qu'une goutte de bonheur au fond de sa coupe, et, comme tous ceux dont les joies sont bien rares, elle la savourait avec délices.

Un jour, elle se sentit heureuse... heureuse sans raison.

Le soleil qui, depuis six mois, avait quitté la mansarde, y entra enfin, jetant sur le mur une grande bande de lumière, pleine de vivantes étincelles. Il éclairait le portrait de Germaine, une mignonne photographie donnée par le docteur Lauthier. C'était comme un autel sous ce médaillon. Suzel y plaçait, chaque semaine, des violettes ou quelques jacinthes ; maintenant elle y mettait des roses, lorsque le travail bien payé lui permettait cette joie. Elle aimait à voir surgir d'une gerbe de fleurs la vision aimée. C'était le seul luxe de la pauvre mansarde.

Hans sommeillait et Suzel assise devant la fenêtre, oubliait au milieu de cette fête du printemps la dureté de ses jours.

Il est doux, cet état de l'âme où notre pensée nous échappe, où elle vient tour à tour : l'oiseau qui plane, et d'un coup d'aile Suzel s'envolait sur le balcon de Germaine ; la brise qui passe, et d'un souffle Suzel allait effleurer le visage de son enfant.

Oui, elle était heureuse devant ce beau soleil, car depuis un mois Germaine sortait tous les jours.

En se levant avec l'aube, pour que son travail n'en souffrit pas, elle pouvait dérober quelques heures à ses coutures, afin d'aller contempler la jeune promeneuse.

Ce jour là, savourant à l'avance le baiser que de loin elle donnerait à Germaine, elle consolida sur la torsade de ses blonds cheveux son nœud alsacien, et le cœur tout vibrant, elle se dirigea vers les Tuileries. C'était la promenade que, depuis quelques semaines, choisissait Mme de Guérande.

Suzel parcourait le jardin, sondant du regard toutes les allées. La musique militaire jouait sous le kiosque, et une ronde de fillettes, aux longs cheveux sous leurs chapeaux fleuris, suivaient le rythme d'un pas redoublé. Plus loin, c'était un fougueux attelage :

deux coursiers bondissants entre des guides rouges et des grelots. Ici, les bébés blancs et roses jetaient du pain aux cygnes ; plus loin ils s'arrêtaient avec des regards de convoitise devant le tourniquet du marchand de plaisirs.

Mais Suzel ne s'attardait pas devant l'armée enfantine qui courait et qui trébuchait. Ceux qui l'attiraient, c'étaient les tous petits ses jeunes philosophes n'ayant d'autres soucis que de respirer l'air pur ou de rire au ciel bleu.

Ils étaient là, sur les genoux des nourrices, gazouillant, avançant, d'un mouvement gauche et charmant, les petites mains potelées qui s'accrochaient à tout ; et l'Alsacienne allait d'un banc à l'autre, passant la revue du jeune bataillon.

Vainement elle cherchait à y découvrir sa Germaine.

L'heure s'avancait ; l'air devenait frais. Tour à tour les mignons, enveloppés dans les larges pelisses, regagnaient sur les bras des Bourguignonnes le logis paternel, et l'inquiétude de Suzel allait grandissant.

Pourquoi n'était-elle pas venue respirer l'air du jardin, comme on l'y avait accoutumés ? Était-elle malade ? Les nouveau-nés ont un ennemi cruel, un ennemi qui, sans pitié pour leur faiblesse, les prend à la gorge, les oppresse, les étouffe.

Prompte à s'alarmer, comme tous ceux qui vivent d'un grand sentiment, Suzel voyait déjà Germaine aux prises avec le croup. Elle se hâtait. Elle voulait parler au docteur Lauthier le jour même, apprendre si sa fille était mortellement atteinte... Oui, un malheur était imminent... Son cœur était trop oppressé.

Elle arriva haletante à la porte du médecin, sonna violemment, pénétra dans le cabinet de travail aux tentures sombres, et, tout éperdue, s'écria d'une voix étranglée par l'angoisse :

—Germaine, ma Germaine est-elle malade, bien malade ?...

Le docteur écrivait devant un bureau de bois de chêne avec ornements de cuivre doré. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, et surtout à l'accent angoissé de Suzel, il se retourna et enveloppa la pauvre mère d'une profonde pitié.

Suzel répéta sa question.

Et lui, lentement, d'une voix où vibrerait la compassion :

—Non, ma pauvre Madame Harmel, non rassurez-vous, votre enfant n'est pas malade ; mais partie... partie pour un long voyage.

—Partie ! répéta Suzel, en s'appuyant au bureau de chêne, car elle se sentait chanceler.

Et le docteur, lui prenant la main :

—Vous n'eussiez pu garder le secret, ma pauvre Suzel, votre amour maternel se fut enfin trahie, et M. de Guérande a jugé prudent de mettre entre vous et l'enfant une longue distance.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai je fait ? balbutia Suzel en posant nerveusement la main sur sa poitrine ; puis, devenant très pâle, elle sentit s'ouvrir en son cœur une blessure qui jamais ne se fermerait.

## V

Le marquis de Trémur n'avait pas écouté sans une vive attention le récit de Margaret.

Eh quoi ! Germaine n'était pas la fille de Mme de Guérande, mais l'enfant d'une humble Alsacienne ! Qu'importe ? il l'aimait toujours, le généreux et brave marin ; il l'aimait d'autant plus qu'il pressentait dans cette vie de jeune fille une grande douleur, une cruelle déception.

(A suivre)

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 17 AOUT.

Après-midi et soirée.

Le grand drame intitulé :

## THE MIDNIGHT ALARM

Superbe Compagnie, magnifiques décors, véritable pompe à vapeur trainé par deux chevaux, etc. Un des plus grands succès du jour.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

BIRDS OF A FEATHER.

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

## UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,560 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Écrire à M. E. Bouthuy 31, rue de Chabrol, Paris.

## "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE-SOUFFLOT. Sommaire du No. 61—Mois de Juillet 1891.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nécrologie de *La Lyre Universelle*.—La France et le monde littéraires : Le Centenaire de Lamartine par M. Jules Canton (suite).—Avril, poésie par A. Eschenauer, président du *Salon*.—Lamartine au Collège de France (suite).—Conférence faite à la 37<sup>me</sup> séance du *Salon*, par le Docteur Bérillon, professeur à l'École de Médecine, sur l'Hypnotisme au point de vue philosophique. *La Diptique-Coloris* et le travail chez soi. Le Trimestre littéraire par Louis d'Aiglement (suite).—L'Œuvre Lamartinienne de M. Jules Canton et la presse. *Leurs Filles*, comédie en deux actes et en prose de M. P. Wolff, joué au Théâtre-Libre. —A. M. G... et Henriette Weil.—La Salle des Capucines.